

JE MARCHE ENTRE deux sergents de ville. Mes mains sont liées, mon regard traîne à terre. Cette moite grisaille qui défile sous mes pas, c'est le quai de la gare. Ces balanciers de plomb, que j'aperçois et qui passent alternativement sous moi, ce sont mes jambes. De lourdes jambes et des pieds pesants qui ne m'appartiennent plus. Jambes et pieds sont devenus propriété de la police. Tout ce qui est à moi est à la police. Je ne possède plus rien. Prenez, sergents de ville, mes habits, mon corps, ma vie. Ainsi je vais, tête basse, mains accouplées, en me dandinant. Mes cheveux ébouriffés collent à la froide sueur de mon front. Un quart d'heure plus tôt, les copains, accourus au dernier cri du Rouquin, regardaient rouler les wagons sur un tas sanglant qui gigotait encore. Certains avaient escaladé l'escalier à toute allure pour me rejoindre sur la passerelle. Leurs visages étaient horrifiés. Anselme s'était faufilé au premier rang. Il me photographiait d'un œil incrédule, bouche entrouverte. Puis ce fut une cavalcade dans l'escalier, qui dégringolant sur le quai pour aller contempler les tripes du Rouquin, qui grimant quatre à quatre pour venir me lorgner avec terreur.

Nous franchissons la porte principale de la gare. Il pleut. Sous les réverbères luisent des mares

blafardes. Du bloc noir des immeubles s'échappent quelques lumières qui tremblent dans la pluie. Ça et là, des travailleurs se lèvent. Moi, j'ai fini mon travail. Maintenant j'ai tout fini. Un chat jaillit de l'ombre comme un projectile. Il se perche sur le rebord d'une fenêtre et nous observe. Cela m'est bien égal qu'il pleuve ou non, bien égal! Et que m'importe un chat dans la rue? Il y a seulement une heure, j'avais froid et j'avais faim. Maintenant, j'accueille le froid et la faim avec un bizarre détachement. Quelle importance tout cela : la pluie, le chat, le froid, la faim? Tout me semble étranger, tout échappe à mes sens figés. Il fallait que cela m'arrivât à moi, moi qui suis peut-être le fils d'Archibald Dubois. Voici comment s'amuse le destin. Du jour au lendemain, il vous attife d'une tenue de prisonnier. À moins qu'il ne vous jette sur les reins la peau d'un autre. Car suis-je vraiment sûr d'être moi-même?

— Est-ce toi, Marcel Cossu?

— Je suis celui que tu dis.

— Marcel, que fais-tu parmi la flicaille?

— Je suis moi, qui marche.

— Où vas-tu, frère?

— On sait pas, on s'en moque, il suffit qu'on marche.

— Traître! tu n'es pas toi.

— Je suis moi, ma tête fourmille de choses et de gens qui sont en moi depuis fort longtemps et grâce auxquels je peux me reconnaître.

Je glisse sur le macadam. Deux poignes me ramassent et me remettent debout. Mes jambes (les leurs) recommencent leur pénible va-et-vient de balanciers. Des scènes, récentes ou éloignées, se déroulent devant mes yeux, pêle-mêle, aussi vivantes que si le

temps n'avait jamais jamais existé. Je suis tout à tour réchauffé et atterré par cette soudaine idée : chacun de nos gestes et chacune de nos paroles se prolongent à l'infini. L'on peut retourner en arrière et se replonger dans l'heure qu'on croyait morte; le souvenir est un éternel présent! J'entends encore la voix de Montflanquin, une nuit, au réfectoire. Montflanquin terminait une histoire au milieu d'un groupe de copains qui pleuraient à force de retenir leur rire.

— ... C'est pas la question de l'héritage, déclamaient Montflanquin, des meubles j'en ai! J'ai répondu à mon beau-frère : si tu veux jouer au con, c'est la moitié chacun. Alors, je prends une scie et je partage l'armoire en deux!

Le chahut s'éleva sur ces paroles, où dominait le piaillage instrumental de Binou dont le rire ressemblait au son d'une trompette bouchée. L'histoire de l'héritage et de l'armoire coupée en deux n'était pas celle que Montflanquin racontait le plus souvent. Elle était pourtant appréciée et obtenait toujours un franc succès. À la même table, un peu plus loin, quatre gars jouaient à la belote autour d'un litre de vin rouge. Ils tapaient sur la table à coups de poing et faisaient sonner leurs gobelets. Dufair les regardait tristement en causant avec un copain. Son ventre grouillait de borborygmes. Je revois et j'entends tout cela.

— C'est une douleur qui me galope dans l'épaule, disait Dufair. Ça fait : crac! Et dans les tibias, c'est pareil.

Il était grand, osseux, pourvu d'un visage lugubre. Un béret enfoncé jusqu'aux oreilles épousait son crâne. Son cou était ligoté par un cache-nez. Étendu sur un banc, entre deux rangées de placards, le

Rouquin ronflait comme une usine. Ainsi ronflait le Rouquin : avec des vrombissements de moteurs, des sifflements de courroies, des grincements d'engrenages. Soudain, Tignas se rua à la poursuite de Binou, autour des placards, parce que Binou lui avait glissé dans le cou une bonne poignée de poil à gratter. Binou fuyait en poussant ses cris de trompette. Il possédait un demi-tour d'avance et s'efforçait de conserver cet avantage. Tignas gagnait insensiblement du terrain. Les deux gars caracolaient en se cramponnant aux placards. Leurs brodequins cloutés dérapaient dans les virages. De temps à autre, ils bousculaient le banc du Rouquin qui cessait brusquement de ronfler et s'étranglait :

– Bande de vaches !

Ou encore :

– Si je me lève, si je me lève...

Mais la flemme l'emportait, et il restait couché. Tignas avait rattrapé Binou. Il lui tordait les poignets avec délices dans un coin. On entendait hurler un joueur de belote :

– André, t'es bigleux, t'es bigleux ! Je fais appel à carreau, espèce de crevard, et tu joues pique ! Aïe, aïe, aïe ! j'ai jamais vu une bourrique comme ce mec-là.

Tignas avait fait mettre le coupable à genoux et l'obligeait à prêter serment. Binou devait jurer sur force têtes (y compris celle de sa mère) qu'il n'introduirait jamais plus de poil à gratter dans le cou de Tignas. Binou, grimaçant, jurait sans vergogne. Accroupi sur le carrelage, le Vieux dormait, le front dans les mains. Moi, indifférent au tintamarre du réfectoire, je le regardais avec tendresse. J'étais content qu'il fût là et de pouvoir le regarder. Un nuage engourdissant se

promenait au-dessus de nous, estompant les soupiraux par lesquels venaient souvent nous épier deux vieilles femmes libidineuses. Situés en bordure du plafond, les soupiraux s'ouvraient au niveau de la rue. Les vieilles s'y postaient presque chaque soir, vers vingt-deux heures, pour assister à notre déshabillage. Ça gênait beaucoup Dufair qui était pudique. Il tâchait de se dissimuler, agrippant son caleçon d'une main, tenant de l'autre la porte de son placard comme un bouclier. Par malheur, son placard était placé en regard du poste d'observation des vieilles. Cela l'obligeait parfois à rester longtemps dans cette position. Il se plaignait de l'effronterie des femmes et s'inquiétait des courants d'air, étant donné qu'il avait souffert de bronchite dans son jeune âge. Plusieurs fois, Tignas avait essayé de chasser les vieilles avec des seaux d'eau. Mais, généralement, le liquide projeté en hauteur retombait sur la tête d'un copain, et les vieilles ricanait. D'autres gars se livraient à des exhibitions injurieuses. Je vis un rat qui sortait de l'ombre. C'était une jolie pièce, dodue, au poil luxueux. Tignas l'aperçut et tapa des pieds sur le carrelage pour lui faire peur. Le rat se retourna et parut s'intéresser à l'action de Tignas. Celui-ci, blessé dans sa fierté, marcha en direction du rongeur en continuant de taper des pieds et en vociférant :

— Couché! couché!

Le rat, compréhensif, consentit à rentrer dans son trou. Quelques instants plus tard, nous vîmes dépasser sa tête madrée qui nous observait. Le courant d'air charriait des odeurs de moisi et de tabac. Je ne cessais de couvrir le Vieux du regard. Quelle aubaine qu'il fût là, quelle chance que j'eusse un tel Vieux pour moi! Il était ma chaleur dans les nuits de gel, mon étoile dans

les ténèbres, ma compagnie dans la banale souffrance du gagne-pain. Soudain, un lointain coup de sifflet annonça la fin du casse-croûte. Le pas du chef se fit entendre dans tout le sous-sol, résonnant tragiquement dans nos têtes. Il y eut un silence angoissé. Tous les regards convergèrent vers la porte. Le bec-de-cane piqua du nez. Le chef parut dans l'embrasement. Il fut encerclé par un réseau de méchantes intentions. Il fit un geste qui semblait semer le vent et le froid.

— Debout là-d'dans! claironna-t-il, en expulsant un crachat qui frôla la tête du Rouquin.

Quelques voix étouffées marmonnèrent en chapelet:

— Ta gueule, ta gueule...

Le chef alla secouer les dormeurs par les épaules. Il leur glapissait dans l'oreille:

— En route, en route!

J'avais envie de lui lancer le poing dans la figure quand il tarabustait le Vieux. Les dormeurs se frottaient les yeux en se raclant la gorge. Il en sortait de partout, de derrière les placards, de dessous les tables, des angles obscurs. L'usine du Rouquin débraya brutalement. Chacun rangea ses affaires avec une lenteur calculée. Cinq minutes de plus à la chaleur, c'était bon à prendre. Le Rouquin mettait un temps exagéré à plier bagages. Mais Tignas le surveillait et s'évertuait à procéder encore plus mollement que lui. Tignas s'y prit à trois fois pour boucler sa mallette. Il la rouvrait après chaque fermeture, faisant semblant d'avoir oublié quelque chose. Hypocrite, il tâtait ses poches d'un air absent, tout en grommelant:

— Ça, alors! Où ai-je bien pu le foutre?

— Grouillez-vous, tas de tire-au-cul, braillait le gradé, y'a d'jà deux trains d'arrivés!

Mais c'était à qui laisserait passer les camarades devant. On se faisait des politesses. Personne, pour rien au monde, n'eût voulu retarder un copain pressé. Tignas, sorti le dernier, éteignit les lumières et nous suivit en se laissant largement distancer. Les gars, accoutrés de frusques sales et puantes, avançaient à la vitesse d'un enterrement. Ils boutonnaient leurs vestes ou les serraient à la taille avec des ficelles. Ils se protégeaient le cou et les oreilles avec des lambeaux d'étoffes. Ceux qui possédaient des passe-montagne inspiraient la jalousie. Bandole alluma un mégot qu'il venait de ramasser. Le bout en était encore juteux. On entendit geindre Dufair dans le cortège :

— Dans l'épaule, c'est rien, c'est surtout dans les tibias.

Il se frottait rythmiquement les genoux en marchant. Ça lui donnait l'allure d'un jouet mécanique. Binou, Bandole et moi grimpâmes sur nos tracteurs, nous frayant un passage parmi les gars à grand renfort d'avertisseurs. Nous arrivâmes sur le quai. Médard continuait à sermonner son partenaire :

— Oui, t'es bigleux, tu remets à pique quand j'appelle à carreau. T'es pas un peu siphonné, non ?

André se traînait douloureusement, le dos voûté, l'oreille basse, comme accablé sous le poids de la faute. Une sorte de sanglot monta des profondeurs de sa gorge :

— J'ai crû que Lamouche lâcherait le dix, et que tu le couvrirais avec ton as.

— Ah, crevard! éclata Médard, j'avais joué l'as depuis un quart d'heure!

La nuit était claire. Le froid nous frotta des orties contre la figure. L'atmosphère était sillonnée par de rapides courants de fromages et de marée. Des lampes s'allumaient devant le local du plombage. On aurait dit que tous ces pouilleux s'apprêtaient à veiller des morts. Par équipes de deux, les plus courageux avaient déjà ouvert des wagons et commençaient à entasser la marchandise que nous devions, Binou et moi, remorquer jusqu'au monte-charge. Les chariots, ainsi élevés au premier étage, étaient de nouveau formés en rames sur une passerelle qui dominait et coupait perpendiculairement les voies. Un troisième tracteur les tirait ensuite au centre d'une plate-forme où les colis étaient reconnus dans la matinée et remis au service de livraison. On conduisait le tracteur à tour de rôle sur la plate-forme. La période de nuit revenant toutes les trois semaines, nous prenions ce poste alternativement, Binou, Bandole et moi, à raison d'une semaine chacun. Durant ce temps, les deux autres tracteurs roulaient en bas, à quai. Ils alimentaient les déchargeurs en chariots vides et évacuaient les pleins. Nous n'aimions pas « monter » à la plate-forme. La besogne y était très dure et il y faisait plus froid. Cette fois-là, c'était le tour de Bandole, le copain des rats, celui qui dort avec eux dans les papiers. Bandole récriminait sans relâche contre Anselme, parce que celui-ci ne s'occupait jamais de faire réparer le garde-fou de la passerelle. Bandolle annonçait souvent qu'un malheur allait se produire et qu'un jour ou l'autre, « un type se répandrait sur la voie ». Une nuit, le garde-fou avait été défoncé et emporté sur une largeur de deux mètres par des chariots chargés de ferrailles, qui s'étaient décrochés d'un tracteur en

marche. Chariots et contenu culbutèrent dans le vide, se brisèrent sur le quai dans un fracas de bombardement. Il n'y eut d'autres dégâts que le bout de brodequin et le gros orteil du brigadier Esculier coupés net par une épaisse barre d'acier. Tout le monde se déplaça pour venir examiner le bout de brodequin et le bout d'orteil sanguinolant coincés sous la barre. Anselme qui, en cas d'accident, bâillait et braquait un œil immobile, se grattait soucieusement le menton au premier rang des curieux. Esculier barrissait comme une famille d'éléphants tandis que Montflanquin bricolait avec de l'eau oxygénée et de la gaze. Pour intéresser le brigadier, Montflanquin racontait qu'en Afrique, un nègre de sa connaissance avait eu également l'orteil coupé, que la gangrène s'était fourrée dedans, et que, finalement, on avait coupé la jambe du nègre. Il y a plus d'un mois qu'Esculier n'a plus d'orteil au bout du pied gauche. Hier soir, quand j'ai pris mon service sur la passerelle, le garde-fou n'était pas encore rafistolé. J'arrêtai une rame de « vides » le long du wagon où travaillait le Vieux. Il traitait les fromages des Halles dans une odeur d'étable et de pâturage. La lampe à carbure illuminait le haut de son visage buriné. Le reste avait fondu dans l'ombre, à partir de la moustache. Grelottant, je descendis du tracteur pour décrocher la rame. Le Vieux me dit :

- Samedi soir, ça ira mieux.
- Sûr, le Vieux, ça ira mieux.
- Ce ne sera pas pareil, par vrai ?
- Hé, non ! ce sera loin d'être comme ça.
- Ha, ha ! on ne s'emmerdera pas tant !

Il me lança un clin d'œil qui me fit du bien. Je remontai sur mon engin et je m'éloignai. Je n'arrivais

jamais à me réchauffer de la nuit. Le vent me pénétrait par le col de la chemise, ruisselait sur moi en interminables frissons. Mon nez coulait et me brûlait comme une plaie. Mais je me disais à tout instant :

– Samedi, samedi, ça ira mieux.

Et, chaque fois que je passais près du Vieux, je lui adressais un sourire ou un signe. Ça me créait une constellation de petites lumières intérieures. À un certain moment, j'entendis des éclats de voix en queue du train. Je m'approchai. Des imprécations sortaient d'un wagon débordant de caisses et de paquets. Médard se trémoussait derrière une montagne de colis. Il tenait André au collet du veston et le secouait.

– Sacré bigleux, ah, crevard! hurlait Médard congestionné.

André, abattu, flageolait sur ses jambes et bredouillait :

– Je croyais que Lamouche...



Décidément, ce chat ne me quitte pas de l'œil. Posté entre un pot de fleurs et une serpillière, il étire le cou sur son rebord de fenêtre, secoue sa patte mouillée. Comme le dernier regard du noyé s'accroche encore au mirage d'une main tendue, tout ce qui voit et pense en moi se cramponne à ce paquet de liberté vivante, oublié là par la maréchaussée. Salut, frère! je te presse en esprit sur mon cœur. En toi reste un peu de moi, libre, sur le rebord de la fenêtre. Dieu m'est témoin que j'ai rarement tracassé un chat, à part celui que j'écrasai récemment sous mon trac-